

# HENRIETTE DESCHAMPS

1  
DRAME EN TROIS ACTES,

PAR

*Amanol*  
MM. MICHEL GARRÉ, JULES BARBIER ET A. DUMESNIL,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE  
LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 9 FÉVRIER 1850.



---

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. MULLER, ministre protestant, — 45 ans. . .	MM. REY.
M. HARTMANN, ancien brasseur, — 38 ans. . .	NESTOR.
M. FRÉDÉRIC STURMER, neveu de M. Hartmann, — 38 ans . . . . .	DELORIS.
HENRI DESCHAMPS, — 48 ans. . . . .	LINVILLE.
HENRIETTE DESCHAMPS, mère d'Henri, — 38 ans. . . . .	M <sup>mes</sup> D'HARVILLE.
THÉRÈSE, fille de M. Hartmann, — 16 ans. . .	LOBRY.
FRITZ, domestique de Madame Deschamps. . .	MM. ALBERT.
FRANÇOIS, domestique de M. Hartmann. . . . .	LANSOY.

La scène se passe à Haldesheim, en Allemagne.

# ACTE I.

Un jardin chez M. Hartmann. Un pavillon à gauche. Tables et chaises.

## SCENE I.

HARTMANN, THÉRÈSE.

*(M. Hartmann arrose ses fleurs. Thérèse s'occupe à des ouvrages d'aiguille sur un banc. Un domestique prépare la table pour le déjeuner.)*

HARTMANN.

Comment donc cela se nomme-t-il?... Sylvestris... non... Grandiflora... non... Graminea... ah! au diable! je m'embrouille toujours dans ces maudits noms latins, qu'ils ont inventés, exprès je crois, pour faire enrager les amateurs de roses ou de tulipes. Après tout je ne suis pas forcé de dire tulipe en latin, et quand on parle de tulipe, la meilleure manière de se faire entendre est encore de dire tulipe... c'est vrai cela!... Ah! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous, mon père, à parler tout seul?

HARTMANN.

C'est extraordinaire!

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il?

HARTMANN.

Je crois qu'elle pousse.

THÉRÈSE.

Qui, elle?

HARTMANN.

Ma tulipe!

THÉRÈSE.

Quelle tulipe?

HARTMANN.

Une fleur merveilleuse, ma chère, merveil'euse! un oignon superbe qui m'a coûté cinquante écus, et qui venait tout droit de Hollande... Il n'y a pas son pareil dans toute l'Allemagne.

THÉRÈSE.

Et qu'a-t-il donc de si merveilleux cet oignon de cinquante écus?

HARTMANN.

Imagine-toi... oui, je ne me trompe pas, c'est bien mon oignon... Imagine-toi qu'il produira... belle tige! belle tige! qu'il produira des pétales...

THÉRÈSE.

Des pétales?

HARTMANN.

Eh! oui, pétales, corolle, fleur... Pauvre petite! Elle ne

sait pas un mot de botanique ! enfin ! n'importe !... des pétales, dis-je, de toutes les couleurs, bleues, rouges, noires, blanches, jaunes... etc.

THÉRÈSE.

La belle avance !

HARTMANN.

Comment la belle avance !... Ah ! tiens, ne parlons pas de ça, tu ne comprends rien aux tulipes ; tu ne sais pas ce que c'est qu'une tulipe... Pour aimer les tulipes, il faut une nature à part, vois-tu ! Et puis ce n'est pas de ton âge, tu ne réfléchis pas, enfin tu n'as rien de sérieux dans la tête. (*Il se remet à arroser ses fleurs.*)

THÉRÈSE, à elle-même.

Rien de sérieux ! Il me semble, n'en déplaît à mon honoré père, que mon mariage vaut bien ses tulipes... Car enfin, on n'achète pas un mari comme un oignon, cinquante écus (*souriant*), ordinairement c'est plus cher... (*Au domestique.*) Quelle heure est-il François ?

LE DOMESTIQUE.

Dix heures moins un quart, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Allons ! il n'est pas en retard... c'est moi qui suis impatiente... N'importe, je voudrais que l'heure marchât plus vite, ou du moins qu'il la devançât... Pauvre Henri ! il m'aime bien ! moi aus i je l'aime !... Comme c'est heureux que ce soit lui et pas un autre !... les autres ne me plaisent pas... (*En fredonnant.*)

Oui, c'est toi seul, c'est toi que j'aime !

HARTMANN, qui s'est approché tout doucement.

Plait-il ?

THÉRÈSE.

Ah !

HARTMANN.

Qu'est-ce que vous avez donc, fillette, à chanter toute seule ?

THÉRÈSE.

Mais je... je parlais botanique.

HARTMANN.

Oui dà !... voilà une botanique qui chante bien !

THÉRÈSE.

Mon Dieu ! mon père, c'est que...

HARTMANN.

Oui, c'est qu'elle est en musique cette botanique... allons !..

petite sournoise ! avouez donc que c'est d'amourette qu'il s'agit. Chut ! personne ne sait que nous aimons M. Henri, que nous en sommes aimée, que nous nous sommes coiffée tout exprès pour lui ; que nous l'attendons à déjeuner, et que nous serons bientôt sa femme... chut !...

THÉRÈSE, *en souriant.*

Bientôt dites-vous ?

HARTMANN.

Sans doute, bientôt !

THÉRÈSE.

C'est que madame Deschamps prétend que son fils est trop jeune... je ne trouve pas, moi !

HARTMANN.

Sois donc tranquille, nous arrangerons cela.

THÉRÈSE.

Que vous êtes bon !... Ah !

HARTMANN.

Qu'y a-t-il ?

THÉRÈSE.

C'est son pas... c'est lui !

HARTMANN.

Il n'y a que ton oreille pour reconnaître ce pas-là.

THÉRÈSE.

Comme il n'y a que vos yeux pour reconnaître vos tulipes.

HARTMANN.

Mais j'adore mes tulipes, moi.

THÉRÈSE.

Eh bien ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *saluant.*

Monsieur... mademoiselle...

HARTMANN.

Arrivez donc, on vous attendait avec impatience.

THÉRÈSE, *bas.*

Mon père !...

HARTMANN.

Oh ! je ne parle que pour moi !... la pauvre enfant ne pensait seulement pas à vous !

THÉRÈSE.

Mais je ne dis pas...

HARTMANN.

Alors, qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE.

Je ne dis rien.

HARTMANN.

Allez, mon cher ami, ce rien-là est plus éloquent que tout ce que je pourrais dire... Ah ! c'est charmant, la jeunesse ! cela nous fait ressouvenir... A votre âge, j'étais comme vous, mon cher ; ta mère était comme toi, ma fille !... nous ne nous disions pas grand chose... plus tard...

HENRI.

Plus tard ?

HARTMANN.

Oh ! plus tard nous avons retrouvé la parole... Pauvre femme, que Dieu ait son âme !... Ah ça ! dites-moi, votre mère ne vous accompagne donc pas ?

HENRI.

Elle sera ici tout-à-l'heure... Je l'ai laissée qui achevait sa toilette.

HARTMANN.

Fort bien ! Je vais à sa rencontre si vous le permettez... vous ne nous ennuierez pas trop, hein ?

HENRI.

Mais... non.

HARTMANN, à Thérèse.

Et toi ?

THÉRÈSE.

Dam !...

HARTMANN.

N'aie pas peur, va ! je reviens dans l'instant.

THÉRÈSE.

Oh ! ne vous pressez pas.

HARTMANN.

Allons ! je ne me presserai pas. Bonjour, mes enfants ! bonjour !... ne marchez pas sur mes tulipes...

HENRI.

Soyez tranquille. (*Hartmann sort*)

## SCÈNE III.

HENRI, THÉRÈSE.

HENRI.

Eh bien !... Thérèse ?...

THÉRÈSE.

D'abord, monsieur, vous m'appellez Thérèse tout court et ce n'est pas convenable... Je ne vous appelle pas Henri, moi.

HENRI.

Parbleu ! c'est bien ce qui me désole.

THÉRÈSE, *s'asseyant.*Bah ! vous vous consolerez !... voyons, *asseyez-vous*, et pendant que je travaille parlez à votre aise, je vous écoute...  
(*Henri s'assied. Silence.*) Mais parlez donc ?

HENRI.

C'est que je ne sais que vous dire.

THÉRÈSE:

Ah ! c'est aimable.

HENRI.

Permettez ! je ne sais que vous dire, parce que j'ai trop à vous dire.

THÉRÈSE.

Eh bien... parlez-moi de la pluie et du beau temps.

HENRI.

De la pluie et du beau temps ?

THÉRÈSE.

Oui.

HENRI.

Soit ! la pluie et partout où vous n'êtes pas et le beau temps partout où vous êtes.

THÉRÈSE, *se levant.*

Vraiment !... dites-moi donc, Henri...

HENRI.

Ah ! je vous y prends ; Henri tout court ! ce n'est pas convenable...

THÉRÈSE, *stupéfaite.*

Comment ! j'ai dit... Ah ! mon Dieu ! je vous demande pardon.

HENRI.

Il n'y a pas de quoi... je vous passe Henri et vous voulez me passer Thérèse... Voulez-vous ?

THÉRÈSE.

Dam ! il le faut bien maintenant.

HENRI, *lui prenant la main.*

Chère enfant !

THÉRÈSE, *retirant sa main.*

Ah ! je me suis piquée !...

HENRI, *lui reprenant la main.*

Piquée !... voyons cela !... où cela piquée ?

THÉRÈSE.

Là !...

HENRI.

Pauvre amie ! ( Il lui baise la main à plusieurs reprises. )

THÉRÈSE.

Eh ! bien, monsieur ! monsieur ! ( Apercevant Muller qui vient d'entrer et retirant vivement sa main. ) Ah ! ( Elle se remet à coudre rapidement. )

## SCÈNE IV.

LES MÊME, MULLER.

MULLER.

Bravo ! mes enfants ! nous sommes en bonne santé, à ce que je vois.

THÉRÈSE.

Oh ! M. Muller, croyez bien que je retirais ma main.

MULLER.

Comment donc, mais certainement ! vous avez même mis une demi-minute à la retirer... ah ! mais oui, une demi-minute !...

THÉRÈSE.

Écoutez donc ! il ne voulait pas me lâcher.

MULLER.

Oui, oui, oui... quand vous marie-t-on ?

THÉRÈSE.

Hélas !

MULLER.

Comment, hélas ?

HENRI.

Certainement hélas ! ma mère nous trouve trop jeunes !... on dirait que ce mariage lui fait peur... je ne sais quoi ! inquiète, la préoccupe... bref, elle veut que nous attendions encore.

THÉRÈSE.

C'est affreux, savez-vous ?

MULLER.

Affreux !

HENRI.

Moi d'abord, je suis comme le roi Louis XIV, je ne sais pas attendre.

MULLER.

Vraiment ! quand je pense que c'est moi qui ai enseigné l'histoire à ce garçon-là, il a bien profité !

HENRI.

Ah ! M. Muller, si vous vouliez seulement faire comprendre à ma mère qu'elle n'est pas raisonnable... qu'après tout, le mariage... et que d'ailleurs, il vaudrait mieux pour elle... et pour

8. HENRIETTE DESCHAMPS.  
nous aussi... enfin ! je ne sais pas, moi ; quelque chose dans ce genre-là !

THÉRÈSE.

Vous qui prêchez si bien, M. Muller !

MULLER.

Oh ! je prêche bien !... je prêche bien !...

HENRI et THÉRÈSE.

Mon bon M. Muller.

MULLER.

Allons ! votre bon M. Muller fera ce qu'il pourra... il prêchera, comme vous dites.

HENRI.

Ah ! merci ; ma mère ne résistera certainement pas à vos conseils.

MULLER, *tristement*.

Qui sait ?

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous ? vous voilà bien triste !

MULLER.

Moi ?... rien... je n'ai rien.

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, HARTMANN, HENRIETTE, *Hartmann donne le bras à Henriette.*

HARTMANN.

Non, chère voisine, je n'en demordrai pas... que diable ! ce mariage est décidé en principe, pourquoi le retarder indéfiniment ? (*A Muller.*) Bonjour, voisin.

THÉRÈSE, *bas*.

Je crois que voilà le moment, M. Muller.

HENRIETTE.

Mon Dieu, M. Hartmann, que vous êtes pressant ! ne pouvons-nous attendre ?

HENRI.

Attendre ! attendre !...

HARTMANN.

Mais enfin, chère dame, quel motif ? Ces jeunes gens s'aiment, Eh, bien ! marions-les... Est-ce qu'il ne faut pas toujours en venir là ?

MULLER.

M. Hartman a raison, madame, et voilà mademoiselle qui me prie...

THÉRÈSE, *à demi-voix*.

Oh ! monsieur Muller !



MULLER, *souriant*

Ce n'est pas cela qu'il faut dire ?

HENRI.

Voyons, bonne mère !...

HENRIETTE.

Eh bien !... dans quelques jours, nous verrons !... mais je vous demande quelques jours... des papiers à recevoir, des affaires à régler... Est-ce trop de quelques jours et suis-je trop exigeante ?

HARTMANN.

Allons, soit ! nous vous donnons la semaine... mais après cela plus de délai, je vous en avertis.

MULLER, *aux jeunes gens.*

Eh ! bien, êtes-vous contents ?

HENRI

Pas trop, il y a des semaines qui ne finissent pas !

LE DOMESTIQUE.

Le déjeuner et prêt, monsieur.

HARTMANN.

Ah ! ah ! fort bien, mettons-nous à table ; vous déjeunez avec nous, M. Muller ?

MULLER.

Volontiers.

HARTMANN.

Auprès de moi, madame... toi, ici, ma fille... vous là, M. Muller. (*A Henri.*) Et vous, là... — (*Il indique à Muller la place à côté de sa fille et à Henri la place à l'extrême droite. — On s'assied. — Muller et Henri restent debout.*) Eh bien ?

HENRI à MULLER.

C'est que... j'aimerais mieux votre place.

MULLER.

Bah !... à votre gré. (*Ils changent de place.*)

(*On s'est assis dans l'ordre suivant : Henriette, Hartmann, Thésée, Henri, Muller.*)

HARTMANN, *bas à Henriette.*

Cela fait plaisir à voir, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Oui. (*On déjeune.*)

MULLER.

Eh, bien ! monsieur Hartmann, vous devez être bien occupé depuis quelques jours.

HARTMANN.

Oh ! ne m'en parlez pas ; en ma qualité de bourgmestre, je

suis tenu de veiller au départ de nos nos émigrants... et c'est à n'en pas finir.

HENRIETTE.

Est-ce que ce départ est prochain ?

MULLER.

Dans deux ou trois jours, je crois... Pauvres gens ! la terre manque à leurs bras ici. Ils s'expatrient pour trouver là-bas un morceau de pain... Rien n'est triste à voir comme ces émigrations de villages entiers, hommes, femmes, vieillards, enfants... ceux-ci pleins de jours, ceux-là incertains de vivre jusqu'au bout du voyage. J'ai rencontré sur les routes, de ces malheureux chassés par l'indigence... Ils marchaient là pêle-mêle, portant avec eux leur pauvre bagage, les plus vieux sur des charrettes, les jeunes gens à pied et les yeux à terre ; quelques-uns se retournant encore pour voir une dernière fois leur cheminée éteinte ; tous mornes, silencieux, abattus... je les vois encore, ils disparaissent dans la poussière et c'est fini, ils ne reviendront pas... Ah ! pauvres gens ! pauvres gens !... que Dieu les conduise !

THÉRÈSE.

Oui, c'est affreux à penser ; du moins il faut soulager leur misère, c'est un devoir, n'est-ce pas, mon père ?

HARTMANN.

Oui, chère enfant ! et c'est un devoir auquel on ne faillira pas ici... Savez-vous bien, Muller, que cette bonne Thérèse travaille depuis plus de six mois de ses propres mains, pour faire un trousseau aux femmes et aux jeunes filles ?

HENRI, à part.

Ah ! que je l'aime !

MULLER.

C'est bien, très-bien !... moi, leur pasteur, je vous remercie pour eux, mon enfant.

HENRIETTE.

Mais que dit-on, monsieur Muller ? que vous parlez de les accompagner ?

HARTMANN, HENRI et THÉRÈSE :

Vous, monsieur Muller !

MULLER.

Oui, mes amis, peut-être ; rien n'est encore décidé.

HARTMANN.

Comment ! vous nous quitteriez, vous ?

MULLER.

Eh, bien ! ne suis-je pas sans famille, sans enfants ? je ne laisserai pas de regrets après moi !

HENRI.

Pas de regrets!... Ah! monsieur Muller!

MULLER.

Pardon, mes amis, je connais votre amitié!.. mais.. que sais-je? je suis presque inutile ici... là-bas du moins, comme pasteur et comme médecin, je serai bon à quelque chose... Au reste, je vous le répète, rien n'est encore décidé... un mot peut me faire changer de résolution.

HARTMANN.

Un mot!

MULLER.

Oui, un mot que j'attends.

HARTMANN.

Que le bon Dieu vous l'envoie, je le souhaite du fond du cœur. (*A Henriette.*) Qu'avez-vous donc, madame?

HENRIETTE.

Moi? rien... Je m'afflige comme vous à la pensée de perdre M. Muller, voilà tout.

LE DOMESTIQUE, à M. Hartmann.

Une lettre pour vous, monsieur.

HARTMANN.

Ah! voyons!... (*A ses hôtes.*) Vous permettez?... (*Il ouvre la lettre et la parcourt rapidement.*) Bravo! il viendra,

THÉRÈSE,

Qui donc?

HARTMANN.

Mon neveu, M. Sturmer, un faro de Paris.

HENRIETTE, à part.

De Paris!

HARTMANN.

Ne vous ai-je pas parlé de lui?... voici trois ans... oui, mais fois, trois ans que je ne l'ai vu... c'était à mon dernier voyage en France...

HENRIETTE.

Et vous le nommez?

HARTMANN.

M. Sturmer.

HENRIETTE, à part.

M. Sturmer... non je ne l'ai pas connu.

HARTMANN.

Oh! c'est un élégant... il y a dix-huit ans, quand il quitta le pays, c'était bien le garçon le plus naïf... mais la vie de Paris modifie terriblement... cette naïveté-là... après avoir follement dépensé sa jeunesse et la moitié de sa fortune, le voilà

aujourd'hui seul, triste, déjà vieux et sans famille... j'avais voulu lui en donner une, mais il a refusé... Un brave garçon d'ailleurs et que je suis enchanté de revoir. Il m'annonce son retour et te fait son compliment, Thérèse...

THÉRÈSE.

Son compliment!...

HARTMANN.

Sans doute; je lui ai fait part de ton mariage et il revient tout exprès pour te faire danser à la noce.

HENRIETTE, *à part.*

M. Sturmer!...

FRANÇOIS, *à Hartmann.*

Des paysans sont là qui veulent vous parler.

HARTMANN.

Bien, j'y vais... vous le voyez, on ne me laisse pas un moment de repos.

THÉRÈSE.

Oui; mais c'est honorable d'être bourgmestre.

HARTMANN.

Et si ennuyeux! allons, chère voisine, je vous laisse avec l'ami Muller... et dans huit jours... c'est bien entendu, n'est-ce pas? dans huit jours une réponse positive. Adieu, mes amis... adieu, enfants... (*A Thérèse.*) Où vas-tu, fillette?

THÉRÈSE.

Ranger tout cet ouvrage.

HENRI.

Voulez-vous me permettre de vous aider?

THÉRÈSE.

Oui, tenez! portez mes aiguilles...

HARTMANN.

Oh! diable! porter des aiguilles!... mais c'est vrai, au fait, elle ne pouvait pas les mettre dans sa poche... (*A Henriette.*) Voyez-les donc, madame; est-ce qu'ils ne sont pas charmants... le joli ménage que cela fera!... (*Henri et Thérèse entrent dans le pavillon. — A Muller.*) Savez vous, docteur?

MULLER.

Quoi donc?

HARTMANN.

Cette jeunesse-là m'a guéri de mes rhumatismes... chers enfants! (*Il sort en se frottant les mains.*)

## SCÈNE VI.

MULLER, HENRIETTE.

MULLER.

Qu'avez-vous, chère dame ? assurément, vous êtes triste et inquiète.

HENRIETTE.

Moi... non, vraiment non.

MULLER.

Autrefois vous me disiez tout ; ai-je démérité de votre confiance ?

HENRIETTE.

Oh ! bon monsieur Muller, que dites-vous là ! n'êtes-vous pas mon soutien, mon appui, mon conseil ?

MULLER.

Alors, pourquoi me cacher quelque chose ?

HENRIETTE, *s'éloignant.*

Mais je ne vous cache rien. (*Silence.*)

MULLER.

Pourquoi répugnez-vous au mariage de ces deux enfants ? (*Henriette ne répond pas.*) Certainement ce mariage vous fait peur.

HENRIETTE.

Peur?...

MULLER.

Oui, peur... tenez, vous tressaillez encore...

HENRIETTE, *à part.*

Hélas !

MULLER.

Si j'osais parler de moi, je vous dirais aussi : pourquoi seule et étrangère parmi nous refusez-vous le nom et la main que je vous offre ? Mais, pardon ; est-ce à moi de m'étonner que vous ne veuillez pas épouser un pauvre pasteur de village ?

HENRIETTE.

Muller !...

MULLER.

J'ai toujours été malheureux... jeune, j'ai vécu sans famille ; homme fait, je vis sans épouse et sans affection ; vicillard, je mourrai sans enfants... Et pourtant, madame, quand je vous vis, quand votre fils, dont je sauvai la vie autrefois, et dont j'ai depuis, instruit la jeunesse, eut établi entre nous des liens d'amitié... Ah ! je fis un beau rêve ! j'espérai que cette famille qui me manquait, vous me la donneriez. Dix ans, madame ; dix ans entiers, je me suis tû... j'aurais dû me taire

toujours... Le deuil que vous portiez au fond du cœur, arrêtait ma parole sur mes lèvres... Vingt fois je fus sur le point de vous dire : prenez ma vie ; vingt fois je restai muet et la rougeur au front... Un jour vint enfin où je crus que le temps avait amorti votre douleur. Je parlai... et vous me dites non en pleurant... Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer à mon âge, madame !... Mais encore une fois pardon, c'est un dernier mouvement humain... Il ne me sied pas de parler ce langage, avant tout je suis le ministre de Dieu ; vous avez des peines... il suffit, c'est à moi de vous consoler.

HENRIETTE.

Oh ! croyez-le, M. Muller, j'aurais été fière, j'aurais été heureuse de porter votre nom... mais je vous l'ai dit : c'est impossible !... Oui, ce sont mes souvenirs qui nous séparent.

MULLER.

Alors, adieu !...

HENRIETTE.

Quoi !...

MULLER.

C'était ce mot-là qui devait me faire rester ou partir... je pars.

HENRIETTE.

M. Muller, pardonnez-moi !

MULLER.

Vous pardonner !... Eh ! quoi ! mon Dieu ! je suis toujours votre ami, mais il faut que je parte... allons !... ne pleurez pas !... Vous voyez bien que j'ai du courage, moi. Vivez heureuse auprès de vos enfants, et... si vous m'écrivez, racontez-moi votre bonheur, votre joie fera la mienne... Adieu, adieu !

HENRIETTE.

Muller !...

MULLER, *souriant*.

Oh ! nous nous reverrons encore !... j'ai trois jours devant moi, adieu !... (*Il sort.*)

## SCENE VII.

HENRIETTE, *seule*.

O ! mon Dieu ! suis-je assez cruellement punie, et me faut-il encore jeter le désespoir dans le cœur de cet homme ?... oui, je le dois, il le faut !... Ce serait infâme !... allons, mon cœur, du courage !...

## SCÈNE VIII.

HENRIETTE, HENRI.

HENRIETTE.

C'est toi, Henri ! je voulais te parler, mon enfant.

HENRI.

De mon mariage ?

HENRIETTE.

Résolument, tu ne veux donc plus attendre ?

HENRI.

Attendre !... attendre !...

HENRIETTE.

Écoute, Henri !... Le mariage est chose grave... tu auras une modique fortune, et tu peux vivre tranquille, je le sais, mais cela ne suffit pas pour être un homme... Avant d'avoir une famille, je voudrais que tu fusses en état de la nourrir. Je voudrais que tu eusses une carrière ouverte... je pense à ton avenir, mon fils, et je redoute de voir ta vie se passer inutile et dans l'oisiveté.

HENRI.

Est-ce là tout ce que vous craignez, ma mère !... Alors, j'aurai bientôt fait justice de votre inquiétude... non, ma mère, je ne vivrai pas dans l'oisiveté... les champs me plaisent, j'y reste, et je me fais mon propre fermier... j'aime les bœufs et la charrue, eh bien, je les conduirai moi-même.

HENRIETTE.

Ah ! j'avais mieux rêvé pour toi.

HENRI.

Eh ! quoi de mieux que de cultiver son champ... les avocats font des discours, les poètes de mauvais vers, les hommes politiques des sottises, et le laboureur fait du blé qui nourrit tout le monde ! Puis, raisonne-t-on avec la passion ; j'aime, j'adore Thérèse, et vous me désespèrerez si vous me la refusez plus longtemps.

HENRIETTE, à part.

Que faire !... dois-je porter malheur, même à mon fils ! Oh ! j'ai peur de consentir... Il me semble que Dieu ne consentira pas, lui...

HENRI.

Vous ne répondez pas !...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

HENRI.

Eh ! venez donc ! Thérèse ! venez donc la supplier avec moi.

THÉRÈSE.

Oh ! madame !... je serais si heureuse de vous appeler ma mère...

HENRIETTE.

Eh bien !... (*A part.*) ô mon Dieu ! dites comme moi !... soyez clément, mon Dieu ! (*Haut.*) Eh bien !... j'y consens ; viens, embrasse-moi, ma fille !... (*Elle embrasse Thérèse.*)

HENRI.

Oh ! bonne mère !... mais n'allez pas changer de résolution au moins ; il faut parler à M. Hartmann sur l'heure...

THÉRÈSE, *vivement.*

Il est à la maison.

HENRIETTE, *souriant.*

Ah !... c'est bien, j'y vais... ce sont les enfants qui commandent à présent... (*A part, en sortant.*) Ah ! que ceux-là du moins soient heureux !

SCÈNE X.

HENRI, THÉRÈSE.

HENRI.

Cette fois, Thérèse, cette fois, vous êtes bien ma femme !... Pourquoi détourner les yeux ?... Vous me regardiez tout-à-l'heure...

THÉRÈSE.

Je ne sais, mais à présent je n'ose plus !

HENRI.

Chère femme !

THÉRÈSE.

Henri, comment y a-t-il au monde des gens qui n'aiment pas !

HENRI.

Laissons ces gens-là, ma chère, et plaignons-les !

THÉRÈSE.

Donnez-moi votre bras, mon ami.

HENRI.

Mon bras ?

THÉRÈSE.

Oui, que je m'y appuie... voyez donc, il est presque à la hauteur du mien... ah ! c'est pour toujours !

HENRI.

Pour toujours !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC STURMER.

THÉRÈSE, *se séparant d'Henri.*

Ah !



FRÉDÉRIC.

Pardon!... ne serait-ce pas à mademoiselle Hartmann que j'ai l'honneur de parler ?

THÉRÈSE.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Alors, belle cousine...

THÉRÈSE.

Quoi ! vous êtes M. Sturmer ?

FRÉDÉRIC.

Lui-même.

THÉRÈSE.

Mon père vous attendait, monsieur, et il sera bien heureux de vous revoir... Mais permettez-moi de vous présenter un voisin et un ami, M. Henri Deschamps. (*Les deux hommes se saluent.*)

FRÉDÉRIC.

Un ami, dites-vous ; sans indiscretion ne serait-ce pas mieux que cela, et n'est-ce pas de monsieur que votre père me parle dans ses lettres? (*Thérèse baisse les yeux.*)

HENRI.

Vous ne vous trompez pas, monsieur, et je compte avant peu avoir l'honneur d'être votre cousin.

FRÉDÉRIC, *lui serrant la main.*

Recevez-en tous mes compliments. (*A Thérèse.*) Et maintenant, cousine, serez-vous assez bonne pour me conduire auprès de mon oncle ?

THÉRÈSE.

Justement, monsieur, je l'aperçois.

FRÉDÉRIC.

Eh ! oui, vraiment, je le reconnais, ce cher oncle... mais... oh ! c'est étrange...

HENRI.

Quoi donc, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Quelle est cette dame qui l'accompagne ?

HENRI.

C'est ma mère, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Votre... mère...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, HARTMANN, HENRIETTE.

HARTMANN.

A la bonne heure donc!... vous avez pris le bon parti et

le plus tôt c'est le mieux... Eh ! mais, c'est toi, mon neveu... embrasse-moi, mon garçon ! (*Il l'embrasse en présentant Henriette et Frédéric l'un à l'autre.*) M. Frédéric Sturmer, madame... me Deschamps.

HENRIETTE, *tressaillant.*

Dieu!...

HARTMANN.

Qu'avez-vous ?

HENRIETTE.

Rien... (*Frédéric et Henriette se saluent sans se quitter des yeux; la toile tombe.*)

## ACTE II.

Chez madame Deschamps.

### SCÈNE I.

HARTMANN, FRÉDÉRIC, FRITZ.

HARTMANN.

Ainsi, il n'y a personne à la maison ?

FRITZ.

Faites excuse, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Comment !... que nous disais-tu donc tout-à-l'heure ?

FRITZ.

Que madame Deschamps était sortie, monsieur Hartmann, mais qu'elle ne pouvait manquer de rentrer.

HARTMANN.

C'est probable.

FRITZ.

Oui, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Et Henri ?

FRITZ.

Ça m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré, monsieur Hartmann, il est allé chez vous, bien sûr.

HARTMANN.

J'avais donc bien entendu. — Il n'y a personne à la maison.

FRITZ.

Faites excuse, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Comment !...

FRITZ.

Il y a quelqu'un, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Qui ça, que diable !

FRITZ.

Moi, monsieur Hartmann.

HARTMANN, *riant*.

C'est ma foi vrai, il y a quelqu'un, il y a lui ; mais pourquoi ne pas le dire tout de suite, mon garçon ?

FRITZ.

Je croyais que vous m'aviez vu, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Ah ! ah !... tu croyais... Voilà qui est bien Fritz ; et maintenant que je sais que tu es là tu peux nous laisser.

FRITZ.

Avec plaisir, monsieur Hartmann.

HARTMANN.

Merci... (*Fritz sort.*)

## SCÈNE II.

HARTMANN, ERÉDÉRIC.

HARTMANN.

Il devient tout-à-fait stupide ce pauvre Fritz ! voilà cependant quinze ans bientôt que madame Deschamps le garde à son service...

FRÉDÉRIC.

Quinze ans !... y a-t-il donc autant que cela que madame Deschamps habite cette maison ?

HARTMANN.

Tout autant.

FRÉDÉRIC.

A ce compte, elle serait arrivée ici trois ans, environ, après mon départ ?

HARTMANN.

Et sept ans avant la mort de madame Hartmann... que Dieu la garde ! (*Il se découvre.*)FRÉDÉRIC, *à part*.C'est bien cela. (*Haut.*) Si j'en juge par ce que j'en ai vu, elle devait être alors bien jolie.

HARTMANN.

Jolie, Frédéric, ça ne veut rien dire. Il faut être laide à vingt ans pour n'être pas jolie. Elle était belle et je me souviens du soir où je l'ai vue pour la première fois comme si c'était hier... C'était en été et nous étions assis devant la porte du vieux Max-Hunten que tu as connu.

FRÉDÉRIC.

Oui.

HARTMANN.

Nous causions tout en fumant, de la récolte qui avait été superbe cette année-là, de la bière que nous buvions, quand une voiture vint s'arrêter précisément en face l'auberge de l'Aigle Noire... Une femme en descendit, qui tenait un enfant dans ses bras.

FRÉDÉRIC.

C'était madame Deschamps.

HARTMANN.

En l'apercevant, le vieux Max laissa tomber sa pipe qui se cassa net sur le pavé et dit : — il avait été soldat, tu sais ; — « Mille diables ! la belle créature ! » J'avais tourné la tête en même temps et je restai là moi aussi, comme une bête... Ces habits de deuil que tu lui a vus hier elle les portait déjà.

FRÉDÉRIC.

Déjà !

HARTMANN.

Oui. M. Deschamps venait de mourir ; elle l'adorait à ce qu'il paraît, car aujourd'hui encore quand par oubli quelqu'un en parle elle pâlit... Je te dis cela pour ta gouverne.

FRÉDÉRIC.

J'y prendrai garde mon oncle... Mais enfin... mes questions ne vous fatiguent pas ?

HARTMANN.

Plaisantes-tu ? il y a quinze jours quand il s'est agi d'envoyer un représentant à Francfort, tel que tu me vois j'ai parlé deux heures de suite sans m'arrêter... N'est-il pas tout naturel d'ailleurs que tu t'intéresses à madame Deschamps quand son fils doit épouser ta cousine dans deux jours ?

FRÉDÉRIC, à part.

Dans deux jours ! il faut se hâter. (*Haut.*) Mais enfin, voulais-je dire, quel motif a pu déterminer une femme jeune et belle comme vous dites, à quitter son pays pour venir se réfugier à *Heldeishem*... dont je ne dirai pas de mal certainement... Vous l'habitez et j'y suis né, mais qui est, somme toute, un pays perdu.

HARTMANN.

Elle n'avait pas, je crois, l'intention de s'arrêter ici. Son fils était tombé malade en chemin ; elle fit appeler M. Muller ; le pauvre petit avait je ne sais quoi qui menaçait de l'emporter. Grâce aux soins du pasteur qui ne le quitta ni le jour ni la nuit, il en revint.

FRÉDÉRIC.

C'est là l'origine de l'amitié de M. Müller et de madame Deschamps, dont vous m'avez parlé?

HARTMANN.

Oui et aussi de la nôtre, car madame Hartmann, que Dieu garde, fut assez heureuse pour rendre alors à madame Deschamps quelques petits services; tout le monde s'intéressait à elle, et bref, l'enfant sauvé, sans autre famille qu'une vieille parente qui habitait Munich, se voyant si bien accueillie, se laissant toucher par nos prières, elle consentit à ne pas aller plus loin. Voilà comme elle nous est restée, mon ami, et depuis elle ne nous a pas quittés. Beaucoup se sont présentés pour l'épouser, elle les a tous refusés, et moi-même j'aurais fait ma demande si je n'avais point juré du vivant même de madame Hartmann, que Dieu garde, de son vivant, oui, de rester veuf s'il m'arrivait jamais de la perdre. (*Henri paraît au fond.*)

FRÉDÉRIC.

Chut! voici quelqu'un.

HARTMANN.

Eh! c'est Henri!... (*Il va au-devant de lui.*)

SCÈNE III.

HARTMANN, FRÉDÉRIC, HENRI.

HENRI, affectueusement à Frédéric.

Bonjour, monsieur, vous ne vous ressentez plus de la fatigue de la route?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur, je vous remercie. (*A part.*) La vue de ce jeune homme me fait mal.

HARTMANN.

Voudrais-tu bien me donner des nouvelles de ma fille?

HENRI.

C'est à moi que vous en demandez?

HARTMANN.

Et à qui veux-tu que j'en demande, sinon à toi? Je la vois à peine et tu ne la quittes plus.

HENRI.

Il y a une heure au moins que je ne l'ai vue.

HARTMANN.

Une heure! (*A Frédéric.*) Comprends-tu cela, mon neveu? Thérèse qui sort pour une heure sans lui laisser un mot, un souvenir; voilà qui me confond!

HENRI.

Allez toujours, M. Hartmann.

HARTMANN.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

HENRI.

Ce sera moi qui vous prends votre fille.

HARTMANN.

Tu te trompes, mon ami : ce sera moi qui te la donne.

HENRI, *lui saisissant la main.*

Bon père !

HARTMANN.

Et maintenant, parlons sérieusement, s'il te plaît, tu ne peux rien nous dire de Thérèse ; sais-tu du moins ce que ta mère est devenue ? nous l'attendons.

HENRI.

La voici...

## SCENE IV.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRI.

Venez, ma mère, venez... M. Hartmann est là qui vous attend avec M. Sturmer.

HARTMANN.

Oui, chère dame... mon cousin Frédéric a voulu absolument vous faire sa première visite aujourd'hui même... à peine a-t-il pris le temps de se débarrasser de ses habits de voyage.

FRÉDÉRIC.

J'espère que madame voudra bien excuser un empressement peut-être indiscret...

HENRIETTE.

C'est à vous, messieurs, de me pardonner de vous avoir fait attendre...

HARTMANN.

Bath ! au diable la cérémonie ! asseyez-vous et causez. Moi, je vous demande la permission d'aller faire dans le voisinage quelques visites à nos pauvres émigrants. (*A Frédéric.*) Je reviendrai peut-être vous reprendre en passant. (*A Henri.*) Veux-tu m'accompagner, Henri ? Je te dirai où est Thérèse.

HENRI.

Je vous suis, M. Hartmann, je vous suis. (*Saluant Frédéric*) Monsieur... (*Frédéric salue Henri qui sort avec M. Hartmann.*)

## SCÈNE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE.

Asseyez-vous donc, monsieur, je vous prie.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est sa voix.

HENRIETTE, *avec enjouement.*

Vous étiez impatientement attendu, monsieur, et depuis un mois je n'ai pas rencontré M. Hartmann une seule fois, je le crois bien, sans qu'il m'ait dit, en parlant de vous : C'est ce soir qu'il arrive.

FRÉDÉRIC.

J'avais à prendre une détermination sérieuse, madame, et ce n'est point en un jour qu'on se décide.

HENRIETTE.

Mon ami, M. Hartmann m'a parlé, en effet, de la pensée que vous aviez de vous fixer ici. Me permettez-vous de vous demander, monsieur, si vous êtes toujours dans la même intention ?

FRÉDÉRIC.

Vous en doutiez, madame ?

HENRIETTE.

Vous avez beaucoup voyagé, monsieur, m'a-t-on dit ? Vous avez vécu longtemps à Vienne, à Berlin ?...

FRÉDÉRIC.

A Paris.

HENRIETTE.

A Paris !...

FRÉDÉRIC, *à part.*Elle a tressailli. (*Il se lève.*)HENRIETTE, *à part.*Comme il m'a regardée ! (*Elle se lève.*)FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est horrible ! mais il le faut. (*Haut.*) Tout-à-l'heure, madame, M. Hartmann vous a dit que j'avais désiré vous être présenté ; ce n'était pas là l'unique, le véritable but de ma visite.

HENRIETTE.

Quel autre motif a pu vous amener, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Ce matin, madame, j'avais cru vous reconnaître.

HENRIETTE.

Me reconnaître ? moi !

FRÉDÉRIC.

Oui. En vous apercevant ça été comme une vision soudaine du passé. Cette femme qui venait à moi appuyée au bras d'un ami, il me parut que ce n'était pas la première fois que je la voyais.

HENRIETTE.

Vous vous trompiez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Cette pensée me vint en effet que je m'abusais et que c'était impossible ; ce souvenir avait été si net, si précis, cependant, que j'avais hâte de vous voir. Je vous ai écoutée, madame, j'ai comparé et maintenant...

HENRIETTE.

Maintenant...

FRÉDÉRIC.

Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois, mais nous nous sommes rencontrés.

HENRIETTE.

Où cela ?

FRÉDÉRIC.

A Paris, chez vous.

HENRIETTE.

Chez moi ?

FRÉDÉRIC.

Il y a dix-huit ans.

HENRIETTE.

Dix-huit ans ?...

FRÉDÉRIC.

Oui, souvenez-vous.

HENRIETTE.

Non, je ne veux pas ! A quoi bon d'ailleurs ; car moi, monsieur, je dis que vous vous trompez.

FRÉDÉRIC.

Je ne crois pas.

HENRIETTE, *se levant.*

Ah ! voilà que vous doutez à présent.

FRÉDÉRIC.

Je ne doute pas, je me demande de quoi je vous ai accusée pour que vous vous défendiez comme vous le faites.

HENRIETTE.

Je ne me défends pas.

FRÉDÉRIC.

Tenez, madame, laissez-moi achever. On peut venir, et si ce débat est douloureux pour vous, croyez qu'il m'est pénible.



J'étais à Paris il y a dix-huit ans, je venais d'y passer six mois, je partais le lendemain pour Londres; une femme, célèbre par sa beauté, donnait un bal. Je lui fus présenté par un ami comme je viens de vous être présenté. Nous étions nombreux et je ne fis que passer, il ne serait donc pas surprenant qu'elle ne me reconnût pas aujourd'hui; mais moi je ne la quittai pas des yeux durant cette nuit, comme si j'eusse eu le pressentiment que plus tard il me faudrait me souvenir. Aujourd'hui, elle porte un vêtement de veuve, et les années, les larmes, peut-être, ont apaisé l'éclat de ses yeux; mais malgré les années je la retrouve, je la reconnais encore; c'est elle, c'est vous Marie d'Hervey.

HENRIETTE, *reculant.*

Mon Dieu ! (*Elle tombe assise.*)

FRÉDÉRIC.

Madame... du courage ! Je vous en supplie, madame, revenez à vous...

HENRIETTE.

Ah ! monsieur !

FRÉDÉRIC, *à demi-voix.*

Moi seul je connais ce secret ; et, je vous en donne ma parole, je me tairai. Je partirai, s'il le faut ; mais à une condition.

HENRIETTE.

Parlez, que voulez-vous de moi, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Votre fils doit épouser mademoiselle Hartmann dans trois jours ; ce mariage est impossible.

HENRIETTE, *relevant la tête avec un cri.*

Mais c'est la vie de mon enfant que vous me demandez, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Il est jeune, il oubliera.

HENRIETTE.

C'est la vie de mon fils, vous dis-je ! prenez la mienne !

FRÉDÉRIC.

Si c'eût été toute autre que Thérèse, peut-être m'eût-il été permis de ne point parler. Je n'ai pas le droit de me montrer sévère, et votre vie depuis quinze ans expie suffisamment le passé ; mais c'est la fille d'un ami, d'un parent, madame. Je vous ai reconnue. Un autre peut venir qui n'aurait pas les mêmes raisons que moi de garder le silence. L'honneur, le repos de Thérèse me commandent d'être inflexible. Prenez votre ré-

solution, madame, je reviendrai savoir ce que vous aurez décidé. (*Henriette reste accablée, Henri paraît au fond.*)

HENRIETTE.

Mon fils ! (*Elle se lève. Frédéric salue et se dirige vers la porte.*)

HENRI.

Vous nous quittez ?

FRÉDÉRIC.

Je reviendrai. (*Il salue Henri et sort.*)

### SCÈNE VI.

HENRI, HENRIETTE.

HENRI.

Qu'y a-t-il donc ?... Qu'avez-vous, ma mère ?... cette pâleur...

HENRIETTE.

Viens ! cher bien-aimé ! viens ! tu m'aimes encore, n'est-ce pas ?

HENRI.

Comment, encore ?...

HENRIETTE.

Si je te demandais de partir, que dirais-tu ?...

HENRI, *stupéfait.*

Partir ?...

HENRIETTE.

Il le faut...

HENRI.

Avec Thérèse... sans doute ?...

HENRIETTE.

Sans elle.

HENRI.

Sans elle ! ô ma mère ! que dites-vous là ! qu'est-il arrivé ? voulez-vous m'éprouver ou suis-je devenu fou... Sans elle !

HENRIETTE.

Ce mariage est impossible.

HENRI.

Oh ! non ! ce que j'entends là n'est pas vrai, vous me trompez, vous... (*Prenant sa tête entre ses mains.*) Avez-vous bien pensé à ce que vous me demandez, ma mère !

HENRIETTE.

Je te le demande au nom de ton repos, de ton honneur.

HENRI.

Mon honneur ! mon honneur ! en vérité je crois que je rêve... M. Hartmann n'est-il pas un homme honorable... sa fille n'est-elle pas la plus pure des femmes ? — Que me parlez-vous de mon honneur ?

HENRIETTE.

Je ne puis rien te dire, rien... mais si tu m'aimes, tu me feras ce sacrifice.

HENRI.

Demandez donc ma vie ! car la mort seule peut me séparer de Thérèse !

HENRIETTE, *en sanglotant.*

Ah ! tu me brises le cœur.

HENRI.

Eh ! ne brisez-vous pas le mien ! mais quel motif à cette résolution inouïe où rien ne m'avait préparé ? Je cherche en vain à comprendre, à deviner... tout ceci me trouble m'anéantit, me fait douter de moi-même, et... pardonnez-moi, ma mère, je ne vous reconnais plus.

HENRIETTE.

Mon fils, mon enfant ! Ma vie est entre tes mains !...

HENRI.

Votre vie !

HENRI.

Oui, il faut choisir d'elle ou de moi ! choisis... vois... décide... adieu ! je t'aime ! (*A part en sortant.*) O mon passé !

## SCÈNE VII.

HENRI, *seul.*

Non, ce n'est pas ma mère qui a parlé ! mais, qui donc, si ce n'est elle ? d'où vient le coup qui me frappe ? de M. Hartmann ?... mais tout-à-l'heure, encore il était comme toujours affectueux et bon... de Muller ? ah ! je douterais de moi-même avant de douter de lui ! (*Lentement et comme s'il épelait.*) De M. Sturmer... mais, quel motif ? — et d'ailleurs il faudrait lui supposer une autorité qu'il n'a pas ; c'est la première fois... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) La première fois ! mais non ; — ce matin, en l'apercevant il a tressailli et, me la montrant du doigt, il s'est écrié : Quelle est donc cette femme ? Oh ! c'est lui ! c'est lui !

## SCENE VIII.

HENRI, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à *Henri qui sort sans la voir.*

Eh bien, monsieur, eh bien !

HENRI, *s'arrêtant.*Thérèse ! (*A part.*) Qu'elle ignore tout.

THÉRÈSE.

C'est comme cela que vous passez sans me voir !

HENRI, *lui prenant la main.*

Pardonnez-moi, mon amie.

THÉRÈSE.

Je le veux bien, mais à une condition.

HENRI.

Laquelle ?

THÉRÈSE.

C'est que vous me direz où vous courez si vite.

HENRI.

Je ne courais pas.

THÉRÈSE.

C'est là votre pas ! A ce compte je sais quelqu'un qui aura de la peine à vous suivre.

HENRI.

Avez-vous vu M. Sturmer, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Il vient de rentrer ; c'est à lui que vous en voulez ?

HENRI.

Je n'en veux à personne. J'ai à lui parler.

THÉRÈSE.

Et à moi ? vous n'avez rien à me dire à ce qu'il paraît !

HENRI.

Si fait, Thérèse, j'ai à vous dire que rien au monde ne saurait nous séparer.

THÉRÈSE.

Nous séparer !... mais qui songe à cela ?

HENRI, *à part.*Je le saurai. (*Haut.*) Personne.

THÉRÈSE.

Alors, pourquoi cette supposition, mon ami ?

HENRI.

Un vieux proverbe de mon pays dont je m'étais souvenu...

THÉRÈSE.

Lequel ?

HENRI, *gravement.*

Entre la coupe et les lèvres il reste encore de la place pour un malheur.

THÉRÈSE.

Un malheur !

HENRI, *souriant.*

Bast ! n'allez-vous pas avoir peur ! On dit aussi en France : menteur comme un proverbe. D'ailleurs qui n'a pas un moment de doute et d'inquiétude ? Tout cela n'est qu'un enfantillage. Et maintenant donnez-moi votre bras... Thérèse.

THÉRÈSE, *reculant.*

Pour aller?...

HENRI.

Chez vous. (*A part.*) Je ne saurais attendre plus longtemps.

THÉRÈSE.

Mais je ne suis pas venue ici pour vous seul, monsieur, et je ne partirai pas sans avoir embrassé votre mère, ne vous en déplaît. (*Elle va vers la porte.*)

HENRI, *l'arrêtant.*

Thérèse...

THÉRÈSE.

Eh bien ?

HENRI.

Thérèse... ma mère ne peut vous recevoir.

THÉRÈSE.

Comment ?

HENRI, *avec effort.*

Elle est souffrante...

THÉRÈSE, *se dégageant.*

Et vous m'arrêtez !

HENRI, *la retenant encore.*

Thérèse ! non, vous n'entrerez pas...

**SCÈNE IX.**

LES MÊMES, MULLER.

MULLER.

Comment !... une querelle ! est-ce possible ?

HENRI.

Muller ! (*Il va à lui.*)

THÉRÈSE.

Oui, une querelle et sérieuse cette fois.

MULLER.

Sérieuse !

THÉRÈSE.

Vous allez en juger, monsieur Muller,

HENRI, *bas à Muller.*

Retenez-la.

THÉRÈSE.

Il ne veut pas que j'entre chez sa mère qui est souffrante.

MULLER.

Souffrante?

HENRI, *à demi-voix rapidement.*

C'est un mensonge.

MULLER.

Comment?

HENRI.

Silence!

THÉRÈSE.

Et il abuse de sa force, oui, monsieur, de sa force pour me retenir ici...

MULLER, *à Henri.*

Et toi maintenant, qu'as-tu à dire pour ta défense?

THÉRÈSE.

Oui, monsieur, quelle raison donnerez-vous?

HENRI.

Ma mère s'est trouvée subitement indisposée, et je crois qu'elle dort.

THÉRÈSE.

Elle dort?... que ne le disiez-vous tout de suite. Je n'aurais pas insisté...

HENRI, *bas.*

Monsieur Muller, ma mère s'oppose à mon mariage... En vain l'ai-je interrogée, elle reste muette... Elle a vu M. Sturmer, c'est à lui qu'elle obéit, j'en suis sûr. Voyez-la, mon ami, je n'ai plus d'espoir qu'en vous... c'est mon salut ou perte!

MULLER.

M. Sturmer, dites-vous?

HENRI.

Oh! il m'en rendra compte!

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous donc à parler bas, suis-je de trop?

HENRI.

Pardon, Thérèse, prenez mon bras et venez.

THÉRÈSE.

Mais... cette indisposition ne vous inquiète pas au moins?

HENRI.

Non. M. Muller me rassure, ce ne sera rien, venez !...  
*(Bas en passant auprès de Muller.)* Mon salut ou ma perte,  
 Muller ! *(Il sort avec Thérèse.)*

MULLER.

Qu'y a-t-il donc ? ah ! je ne sais pourquoi, j'ai peur.

## SCÈNE X.

MULLER, HENRIETTE.

MULLER, *frappant à la porte d'Henriette.*

Êtes-vous là, madame ?

HENRIETTE, *paraissant avec effroi.*

Monsieur !... *(Reconnaissant Muller.)* Ah ! c'est vous, monsieur Muller ?

MULLER.

Vous attendez quelqu'un ?

HENRIETTE.

Oui... Avez-vous vu mon fils ?

MULLER.

Il me quitte.

HENRIETTE.

Il ne vous a rien dit ?

MULLER.

Il m'a dit une chose impossible... Que vous vous opposiez à son mariage avec Thérèse..

HENRIETTE.

C'est vrai.

MULLER.

Je vous l'avais bien dit, madame, que vous me cachiez quelque chose... Ce que vous exigez de votre enfant, vous ne l'ignorez pas, c'est sa vie ; et pour lui demander un pareil sacrifice il faut... il faut qu'il y ait entre monsieur Sturmer et vous un secret terrible.

HENRIETTE.

M. Sturmer...

MULLER.

Ne l'avez-vous pas vu ce matin ? *(Silence.)* Il y a quinze ans que je suis votre ami, madame, pourquoi vous cacher de moi ?

HENRIETTE, *sourdement.*

Il y a des aveux qu'on ne fait pas.

MULLER.

Oubliez-vous que je suis le médecin de l'âme aussi ?

HENRIETTE.

Non, je ne pourrai jamais...

MULLER.

Un dernier mot, madame... Henri a des soupçons...

HENRIETTE.

Des soupçons !

MULLER.

Il accuse M. Sturmer d'être la cause de vos refus.

HENRIETTE.

Juste Dieu !

MULLER.

Vous le voyez; ce secret que vous dérobez, vous échappe, et si ce n'est vous, ce sera M. Sturmer qui parlera.

HENRIETTE.

Il se taira, monsieur, il l'a juré.

MULLER.

Henri avait donc raison ; c'est à cet homme...

HENRIETTE.

A cet homme que j'obéis ! eh bien ! oui, car aussi bien vous avez raison, mon secret m'échappe et si c'est la mort...

MULLER.

La mort !

HENRIETTE, *montrant sa bague.*

Elle est là.

MULLER.

Cette bague! (*Il étend la main.*)

HENRIETTE.

Oui ! et si cet homme parle, je meurs !...

MULLER.

Grand Dieu !... (*Henriette tombe assise à droite.*)

HENRIETTE.

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de mon fils ! A nous deux nous le sauverons peut-être ; seule je ne saurais plus... J'ai la tête perdue !... (*Tombant assise.*) Écoutez-moi donc, monsieur : apprenez quelle est cette femme que l'on respecte et à qui vous avez fait l'honneur d'offrir votre nom. (*Elle va pour s'agenouiller.*)

MULLER, *l'arrêtant.*

Relevez-vous, madame ! Je ne veux rien savoir... Relevez-vous.

HENRIETTE, *avec exaltation et autorité.*

Ah ! vous m'écoutez, maintenant... Au nom de Dieu ! vous m'écoutez ! Je vous ai parlé d'un mari que j'aimais, mon-



sieur; d'une famille, d'amis que j'avais laissés et que je regrettais: je mentais, monsieur! les femmes comme moi n'ont pas d'amis, pas de famille... Je mentais! j'avais quinze ans quand je fus mariée à M. Deschamps... Je ne voudrais pas accuser l'homme qui a légué son nom à mon enfant; mais je ne dois rien taire... Cet homme dont je me croyais aimée, cet homme m'eut bientôt abandonnée pour des maîtresses, pour des filles perdues! Deux ans, monsieur, deux ans entiers, je languis dans l'abandon et le désespoir! Vainement j'appelais Dieu, à mon aide... Dieu ne venait pas! C'est alors qu'un homme s'offrit, qui me plaignit, qui me consola... Que vous dirais-je, monsieur... Je devins sa maîtresse!

MULLER, *s'éloignant.*

Oh!...

HENRIETTE, *se levant.*

Ne frémissez pas encore! il n'est pas temps... Je m'enfuis avec lui... ma honte fut publique. Du jour au lendemain, je me trouvai séparée du monde. Le châtiment ne se fit pas attendre; mon amant se lassa de moi, la satiété, le dégoût s'emparèrent de lui, et un jour... un jour je me retrouvai seule. O mon Dieu, donne-moi la force d'achever!... Alors... alors!... Je n'avais pas encore d'enfant, monsieur... ma famille me maudissait... le monde me montrait au doigt... le froid et la faim égaraient ma raison... alors! je fus perdue!...

MULLER.

Oh! (*Il s'assied à droite.*)

HENRIETTE.

Bientôt, je fus une femme à la mode, j'eus un hôtel, des équipages, que sais-je! Ah! vous ne savez pas, monsieur, vous ne pouvez pas savoir combien est glissant ce chemin du vice et de quelle rapidité on y court une fois qu'on y est entré. Mon nom vola de bouche en bouche, non pas le mien, mais celui de Marie d'Hervey, un nom d'emprunt qui devint célèbre!... C'est au milieu de ces désordres, l'éternelle honte de ma vie, que Dieu m'envoya un fils... le vice qui ne m'avait pas effrayée pour moi m'épouvanta pour lui... Je compris que je ne pouvais pas lui léguer un nom infâme, mon luxe me fit horreur, et je me repentis en devenant mère! (*Elle tombe à genoux devant Muller.*)

MULLER.

C'est Dieu!... oui, c'est Dieu!

HENRIETTE.

Je disparus, je me retirai dans une mansarde et je travaillai

jour et nuit pour nourrir mon enfant... cette vie de misère dura trois ans. Un matin je reçus une lettre de mon mari, il avait découvert ma retraite, et de son lit de mort il m'écrivait pour léguer sa fortune à ce fils qui n'était pas à lui, mais qui portait son nom. — Ce nom doit être honorable, disait-il, faites de votre fils un honnête homme, et qu'il ignore à jamais votre fatale histoire... Je suis la première cause de votre chute et au moment de mourir je veux réparer le mal que j'ai pu faire. — Puis il me disait de m'éloigner, de quitter la France... j'obéis... et c'est alors que je vous rencontrai... Mais de ce jour, monsieur, je portai la mort avec moi, résolue à ne pas vivre, si mon fils apprenait jamais la honte de sa mère. Cette lettre, je l'ai conservée ; elle se trouve parmi les papiers que je vous ai confiés, Muller, que vous avez encore et que j'ai voulu éloigner des yeux de mon fils, cette lettre sera ma justification si je dois mourir et s'il sait jamais ce que j'ai été.

MULLER.

Malheureuse femme ! malheureuse femme !..

HENRIETTE.

Et maintenant... voilà ce qui arrive... M. Sturmer me connaît,

MULLER.

Grand Dieu !..

HENRIETTE.

M. Sturmer tient en ses mains le secret de ma vie... il ne veut pas que mon fils épouse Thérèse, et si je n'empêche ce mariage, d'un mot il me tuera ! Maintenant, méprisez-moi, maudissez-moi, chassez-moi, mais sauvez mon fils !

MULLER, *se levant et relevant Henriette,*

Vous mépriser ! vous maudire ! vous chasser !... non !... je vous plains !... que faire, mon Dieu, que faire ?... D'abord, Henriette, vous me donnerez cette bague.

HENRIETTE.

Jamais ! je vous l'ai dit ; c'est mon salut, mon refuge. Mais silence... je l'entends ! mon fils...

MULLER.

Laissez-nous !

HENRIETTE.

Mais il souffre, monsieur !

MULLER.

Laissez-nous !

HENRIETTE.

Ma vie, prenez ma vie, mon Dieu ! mais sauvez-le.

(*Henri s'est arrêté sur le seuil. — Henriette rentre chez elle.*)

## SCÈNE XI.

HENRI, MULLER.

HENRI, *impatient.*

Eh bien, voyons, dites : j'avais raison, Muller !

MULLER.

Du calme, mon ami.

HENRI.

Du calme!

MULLER.

Oui, et quoi qu'il arrive, ne doutez jamais de l'affection de votre mère ; de son dévouement.

HENRI, *vivement.*

Assez, Muller, assez ; pas de paroles inutiles. Je ne suis plus un enfant, et après ce que j'ai entendu déjà, je suis prêt à tout. Elle refuse encore, n'est-ce pas ?

MULLER.

Quoiqu'elle en souffre cruellement elle refuse... et si vous l'aimez, mon fils, si vous tenez à sa vie vous lui obéirez.

HENRI.

Toujours ! toujours cette réponse ! voilà tout ce que vous avez à me dire.

MULLER.

Que vous faut-il de plus ?

HENRI.

Et ma mère a agi librement ; M. Sturmer n'est pour rien dans sa résolution ?

MULLER,

Henri...

HENRI.

Répondez.

MULLER, *avec effort.*Pour rien. (*A part.*) Pardonnez-moi, mon Dieu.

HENRI.

Cela suffit. (*Il prend un siège et s'assied.*)MULLER, *à part.*Son silence me fait peur... (*Il vient à Henri tendrement.*) Tu as renoncé à toutes tes idées, n'est-ce pas ?

HENRI.

Quelles idées ?

MULLER.

M. Sturmer...

HENRI.

Après le serment que vous venez de me faire ? mais il me faudrait croire que vous avez menti.

MULLER.

Tu as raison... tu viendras tantôt ?

HENRI.

Oui.

MULLER.

Ta pauvre mère est bien malheureuse, Henri... pense à elle, adieu !... (*Muller sort.*)

HENRI.

Au revoir.

## SCENE XII.

HENRI, puis STURMER.

HENRI, *il prête l'oreille.*

Il descend l'escalier... Il est dans la rue (*Se retournant.*) Ah ! il ne m'arrêtera pas cette fois !... Pauvre Muller, tu ne sais pas mentir... ah ! je l'avais senti, c'est cet homme qui a tout conduit ; c'est lui qui a tout fait !... Il y a là quelque chose d'odieux, que je tremble de connaître ; et qu'il faut que je sache pourtant. Ce rôle, cette mission de me torturer, comment ma mère les a-t-elle acceptés ? voilà ce que je ne comprends pas et qu'il faut qu'il m'explique. (*Il va pour sortir, Sturmer parait.*)

STURMER, *à part.*

Son fils !

HENRI.

J'allais chez vous, monsieur.

STURMER.

Je regrette, monsieur...

HENRI.

De ne pas vous y trouver pour me recevoir ? Pour ce que j'ai à vous dire le lieu importe peu.

STURMER.

Vous avez à me parler, monsieur ?

HENRI.

Oui, monsieur, et je serai bref. Je me débats depuis ce matin dans une intrigue dont je cherche en vain à démêler le fil. J'ai interrogé ma mère. J'ai supplié Muller de me dire la vérité ; Muller m'a menti, lui, ministre de Dieu ! et ma mère... ma mère... s'est enfuie sans me répondre.

STURMER, *à part.*

Je comprends.

HENRI.

Si Muller à voulu me tromper, monsieur, je n'en saurais douter, je connais sa tendresse, c'est qu'il a craint de me faire mal. Vous seul, monsieur, qui ne me connaissez pas, qui n'avez point intérêt à me taire la vérité, je suppose, vous seul pouvez me la dire... m'apprendre pourquoi ma mère qui consentait hier à mon mariage avec mademoiselle Thérèse Hartmann, votre cousine, s'y refuse aujourd'hui. Voilà une question nettement posée, je suppose, vous êtes homme d'honneur et j'attends votre réponse.

STURMER.

C'est votre mère qui vous envoie, monsieur ?

HENRI.

Non, monsieur.

STURMER.

Alors c'est M. Muller qui vous a dit...

HENRI.

M. Muller, je vous le répète, monsieur, n'a rien voulu me dire.

STURMER.

S'il en est ainsi, permettez-moi donc de m'étonner, monsieur...

HENRI, *plus vivement.*

Que je m'adresse à vous... ne comptez-vous donc pour rien, monsieur, l'instinct qui me dit en vous montrant : voilà un ennemi.

STURMER.

Un ennemi !

HENRI.

Oui ! et je ne me trompe pas.

STURMER.

Quel intérêt me supposez-vous ?

HENRI.

Je suis las, je vous l'ai dit, de suppositions et de subterfuges... quel intérêt?... si je le savais, viendrais-je vous le demander ? Assez de réticences, monsieur ; et si le cœur ne vous manque pas, répondez.

STURMER.

Je n'ai rien à vous dire. (*Il veut s'éloigner.*)

HENRI, *l'arrêtant.*

Vous parlerez, monsieur.

STURMER, *se retournant.*

Non !

Je saurai vous y forcer.

STURMER, *froidement.*

Je ne crois pas.

HENRI.

Vous !... (*Il lève la main.*)

STURMER, *l'arrêtant.*

Monsieur !... (*Avec calme.*) Venant de tout autre, ce geste suffirait ; mais je n'oublie pas qui vous êtes ; et je veux vous laisser le temps de la réflexion... adieu, monsieur.

HENRI.

Qui vous êtes !

HENRIETTE, *qui a entendu les derniers mots.*

Mon fils !... (*M. Sturmer qui s'est arrêté sur le seuil salue et disparaît.*)

HENRIETTE.

Te battre !... tu veux te battre !...

HENRI.

Laissez-moi ! ma mère, laissez-moi ! (*Il sort rapidement par une des portes latérales.*)

HENRIETTE.

Ah ! (*Elle tombe en sanglotant sur un fauteuil.*)

(*La toile tombe.*)

### ACTE III.

Chez Muller.

#### SCENE I.

MULLER, FRITZ, *il entre par le fond.*

MULLER.

Eh bien ?

FRITZ.

C'est fait, M. Muller.

MULLER.

Tu as remis la lettre ?

FRITZ.

J'ai remis la lettre.

MULLER.

A M. Sturmer ?

FRITZ.

A M. Sturmer.

MULLER.

Et qu'a-t-il répondu ?

FRITZ.

Rien.

Rien !

MULLER.

FRITZ.

Je l'ai vu tirer de sa poche un petit livre , il l'a ouvert devant moi... il s'est mis à écrire quelque chose... je ne sais quoi au juste... et finalement il a arraché de son livre une page ou deux... qu'il a pliées en quatre et qu'il m'a remises en mains propres... en me priant de vous les apporter au plus vite.

MULLER.

Donne donc !... voilà ce que te demande depuis une heure.

FRITZ.

Faites excuse, M. Muller, vous me demandiez...

MULLER, *avec impatience.*

Mais donne donc !

FRITZ.

Voilà, M. Muller, voilà. *(Il lui donne une lettre.)*

MULLER.

C'est bien... *(Il ouvre le billet et le parcourt des yeux.)* Il viendra ?

FRITZ.

Il viendra.

MULLER.

Laisse-moi.

FRITZ.

Oui, M. Muller. *(On frappe à la petite porte.)*

MULLER.

Ah !

FRITZ.

Je crois qu'on a frappé... faut-il ouvrir ?

MULLER.

Non... je te remercie, laisse-moi. *(Il le pousse par les épaules.)*

FRITZ.

Comme il vous plaira, M. Muller, bonsoir.

MULLER.

Bonsoir, mon garçon.

FRITZ.

A demain.

MULLER.

A demain. *(Fritz sort, Muller ferme la porte du fond et va ouvrir la petite porte.)*

SCÈNE II.

MULLER, HENRIÈTE.

HENRIÈTE.

Viendra-t-il ?

MULLER.

Voici sa réponse que Fritz vient de me remettre.

HENRIETTE, *prend le billet et le lit rapidement.*

« Avant d'avoir reçu votre lettre, ma résolution était prise :  
 » quoi qu'il puisse arriver, je ne me battraï point avec le fils  
 » de votre amie... » Ah ! Dieu soit béni ! (*Continuant.*)  
 « Quant à l'entrevue que vous me demandez au nom de  
 « M. Deschamps, je l'accepte... dans une heure je serai chez  
 « vous. » (*Elle chancelle et s'appuie contre un meuble.*)

MULLER.

Qu'avez-vous ?

HENRIETTE.

Rien... attendons-le.

MULLER.

Venez vous asseoir là près du feu... les soirées sont froides déjà... et vos mains sont glacées. (*Il la conduit vers la cheminée.*)

HENRIETTE, *s'asseyant.*

Merci !

MULLER.

Vous sentez-vous mieux ?

HENRIETTE.

Oui... (*Après un silence.*) Cette entrevue est décisive, monsieur Muller... mais ma résolution est prise; s'il le veut, je partirai.

MULLER.

Vous, madame !

HENRIETTE.

Qu'importe l'exil!... ne donnerais-je pas avec joie ma vie pour assurer le bonheur de mon fils ?

MULLER.

Votre fils!...

HENRIETTE.

Ah ! qu'il ignore toujours le fatal secret que j'ai voulu lui cacher!... qu'il ne sache jamais...

MULLER.

M. Sturmer se taira.

HENRIETTE.

Je vous l'ai dit, Muller... le jour où mon fils courbera la tête en rougissant devant moi, le jour où sa main se retirera de la mienne... ce n'est plus dans l'exil que j'irai chercher un refuge !

MULLER.

Encore cette pensée !



HENRIETTE.

Avant de partir, Muller, vous me remettrez les papiers que je vous ai confiés...

MULLER.

Ils sont là. (*Il indique le meuble à droite.*) Voici la clé. (*Il lui remet une clé.*)

HENRIETTE.

Si je pars... je les emporterai dans ma fuite, et mon fils ne saura jamais ce qu'ils contiennent... si je dois mourir...

MULLER.

Madame...

HENRIETTE.

Si je dois mourir, je veux qu'il les lise... je le veux.

MULLER.

On vient... c'est M. Sturmer sans doute... Je vous laisse avec lui.

HENRIETTE.

Oui, oui... allez!

MULLER.

Du courage!

HENRIETTE.

J'en aurai.

(*Muller sort par la gauche.*)

## SCÈNE III.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE.

Allons! ma vie est entre ses mains! (*Frédéric parait au fond.*)

FRÉDÉRIC, *saluant.*

Madame...

HENRIETTE:

Je vous remercie d'être venu, monsieur... Je vous remercie de la résolution généreuse que vous avez prise d'épargner, quoi qu'il arrive, la vie de mon enfant... de mon fils!... sur qui vous n'avez pas voulu faire retomber le châtement de mes fautes passées... Merci, monsieur, merci! (*Elle lui prend la main et se met presque à genoux devant lui.*)

FRÉDÉRIC, *la relevant.*

Madame, que faites-vous?...

HENRIETTE.

Laissez-moi presser vos mains dans les miennes, avec reconnaissance! vous ne me méprisez pas assez, n'est-ce pas, pour me refuser cette grâce?... vous avez l'âme bonne et

compâtissante, je le sais... vous remplissez à regret un devoir rigoureux ; les paroles que vous m'avez dites ce matin, je ne vous les reproche pas... je ne vous reproche rien... ce que vous avez fait, vous avez dû le faire... un autre l'eût fait à votre place. Et qui sait ! un autre m'eût frappée peut-être plus cruellement, un autre eût publié hautement ma honte... un autre enfin n'eût pas fait grâce à mon enfant !... Merci encore une fois, monsieur ! C'est au nom de la pitié que je vous inspire... c'est au nom de mon fils surtout... que je vous ai prié de venir... j'ai voulu vous voir une dernière fois, ici, dans cette maison amie, où personne ne peut nous entendre !... j'ai voulu vous voir, monsieur, pour vous dire que je suis prête à tout... ordonnez, dites ce que vous attendez de moi... je courbe la tête et les genoux devant votre volonté... que faut-il que je fasse ?... parlez... (*Un silence.*) Mais parlez donc, monsieur !... ne voyez-vous pas que votre silence me tue !... ne voyez-vous pas que votre regard me glace le cœur !... que mes forces s'en vont, et que tout mon courage m'abandonne dans cet effort suprême ! (*Elle tombe épuisée sur une chaise.*)

FRÉDÉRIC, *la soutenant.*

Madame, madame, revenez à vous !

HENRIETTE.

Ah ! vous pleurez !... (*Se relevant.*) Dites, monsieur... voulez-vous que je parte... que je me sépare pour toujours de mon enfant !... demain je serai loin, bien loin !... j'irai cacher ma honte dans quelque retraite ignorée, impénétrable... personne ici n'entendra plus parler de moi... jamais, jamais !... je serai morte pour tous... même pour mon fils !... voulez-vous, dites !... voulez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Madame !...

HENRIETTE.

N'est-ce pas assez ?... que craignez-vous ? mon fils porte le nom de son père... un nom honorable, un nom sans tache ! Le mien... il ne le connaît pas... il pourra l'entendre prononcer sans rougir... je l'emporterai bientôt d'ailleurs dans la tombe avec le secret du passé qui m'accable !... (*Un Silence.*) Vous vous taisez encore !... Ah ! vous êtes sans pitié, monsieur ! vous êtes inexorable ! (*Lui saisissant la main.*) Que voulez-vous donc s'il ne vous suffit pas que je parte ?... (*Le regardant.*) Rien, rien !... pas un mot !... ah ! je comprends !... c'est bien... adieu, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Quel est votre projet ?

HENRIETTE, *se redressant.*

Que vous importe?... (*Avec force.*) Car enfin, c'est aussi trop de cruauté, monsieur!... Depuis ce matin j'accepte vos mépris sans murmurer!... je courbe en frémissant la tête sous vos menaces!... Et vous n'avez pas encore pu trouver pour moi un regard qui encourage, un mot qui console! Vous oubliez que je suis femme!... que je suis mère!... à ce double titre, monsieur, j'ai droit à votre pitié sinon à vos respects!... cette pitié vous me la refusez!... allez!... je vous connaissais mal!... votre cœur est implacable comme celui d'un juge!... Et quel droit avez-vous de me juger?... n'avez-vous donc dans le passé aucune faute à vous reprocher?... qui sait si quelque pauvre femme, perdue, déshonorée, insultée comme moi ne tend pas dans l'ombre ses bras vers vous en prononçant votre nom!... Et pourtant, vous, vous relevez la tête, vous marchez hardiment devant tous... et vous parlez de vertu, de devoir et d'honneur... et vous condamnez sans pitié, et vous repoussez froidement la femme qui tremble devant vous... la mère qui se prosterne à vos pieds pour vous demander la vie de son enfant!... Ah! Dieu vous punira de tant de rigueur!... Dieu... mais non... pardonnez-moi... je suis folle!... (*Fondant en larmes.*) Ma tête et mon cœur se brisent à la fois! (*Elle retombe accablée.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pauvre femme! (*Se rapprochant.*) Écoutez-moi, madame... vous me jugiez mieux tout-à-l'heure... j'accrois à regret un devoir rigoureux... ce sont vos paroles... je fais ce que tout autre eût fait à ma place... vous l'avez dit... non, je n'aurais pas le droit d'être sévère si je ne l'avais pas été pour moi-même. Un jour, madame, un jour, M. Hartmann m'offrit la main de ma cousine, et je refusai parce que je ne me trouvais pas digne d'elle. Je refusai pour ne pas faire entrer dans une famille honnête et paisible, le souvenir d'une vie de désordre et de débauches... j'ai respecté le seuil de cette maison, madame, et je veux qu'il soit respecté.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison. Adieu, monsieur, laissez-moi.

FRÉDÉRIC.

Mais madame...

HENRIETTE.

Laissez-moi, je vous en conjure.

FRÉDÉRIC.

Croyez, madame, que j'ai le cœur navré d'avoir pu vous parler ainsi... mais je le devais. Adieu, madame! (*Il sort.*)

## SCENE IV.

HENRIETTE, seule.

Oui, j'ai compris... moi vivante, le fils de Marie d'Hervey ne sera jamais l'époux de Thérèse Hartmann... Allons ! la mort ne me fait pas peur... il y a longtemps que je suis habituée à cette pensée... mais avant de mourir... ces papiers... (*Regardant autour d'elle.*) Personne... (*Elle s'approche du meuble, l'ouvre d'une main tremblante et en tire des papiers.*)

## SCENE V.

HENRIETTE, HENRI.

HENRI, paraissant au fond, à demi-voix.

Que fait-elle ?

HENRIETTE, prend les papiers ; elle entend le pas de son fils qui approche, elle tourne la tête et l'aperçoit.

Henri!... (*Elle ferme le meuble précipitamment et s'y adosse.*) Que me veux-tu ?

HENRI.

Rien. (*L'observant, à part.*) Quels sont ces papiers ?

HENRIETTE, à part.

Les a-t-il vus ?

HENRI.

On dirait que je lui fais peur.

HENRIETTE, à part.

Oh ! ces papiers... non, pas devant lui, je n'oserai jamais... (*Haut.*) Avez-vous vu M. Muller ?

HENRI.

Au salon... j'ai entendu sa voix en passant.

HENRIETTE.

Il faut que je lui rende cette clé.

HENRI.

Ah!...

HENRIETTE.

Il m'avait dit de chercher dans ce meuble un livre que je lui ai prêté : il n'y est pas... Viens-tu ?

HENRI.

Excusez-moi, je sors.

HENRIETTE.

Vous ne voulez pas me pardonner, mon fils ? (*Silence.*) Vous ne voulez pas m'embrasser?... Ah ! vous êtes cruel ! (*Elle sort en larmes.*)

## SCÈNE VI.

HENRI, seul.

*(Fausse sortie. Il revient sur ses pas et approche lentement.)*

Un livre ; ce n'était point un livre qu'elle tenait à la main ; c'étaient des papiers : je les ai vus... Comme elle a pâli en m'apercevant... et ce meuble... elle l'embrassait comme si elle eût voulu m'en défendre l'approche... Quels sont ces papiers ? J'oubliais... elle a emporté la clé. *(Il a reculé avec accablement, il s'est assis puis il se lève.)* C'est inouï ! tant de sentiments m'ont agité aujourd'hui, tant de sentiments mauvais que je ne me sens plus sûr de moi ; j'ai d'horribles tentations et, en ce moment en vérité, je serais capable d'un crime !... Un crime !... oui, c'en serait un, car cette maison n'est pas la mienne ; cette maison, malheureux, c'est la maison d'un ami !... Fuyons ! *(Il fait quelques pas pour sortir, puis il s'arrête. — Avec un cri.)* Je ne peux pas !... une voix que je ne veux pas écouter, mais qui ne veut pas se taire, me dit que le secret de mon malheur est là ! *(Il étreint le meuble de ses deux mains.)* C'est l'action d'un voleur. Eh bien ! soit, j'accepte : je suis un voleur ! mais je veux savoir la vérité. *(Le meuble s'est ouvert, il saisit les papiers.)* Ah ! j'en tiens ! *(Il tombe accablé, puis il croit entendre un pas.)* Quelqu'un ! *(Il se lève.)* Non, je m'étais trompé... voyons... *(Lisant.)* « A Marie d'Hervey pour madame Deschamps... Marie d'Hervey, une amie sans doute. *(Il ouvre une lettre.)* Madame... *(Un silence.)* Dieu ! qu'ai-je lu !... Ma mère ! ma mère ! *(Les papiers lui échappent, il demeure immobile adossé au mur.)*

THÉRÈSE, du dehors.

Par ici, mon père, par ici...

HENRI.

Thérèse ! *(Il se cache.)*

## SCÈNE VII.

HARTMANN, THÉRÈSE, STURMER, HENRI, caché.

HARTMANN.

Mais viens donc, Frédéric, viens donc !...

STURMER, à part.

Elle n'est plus là.

HENRI, écartant le rideau qui le cache.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Ah !

HARTMANN, à Frédéric.

Ce bon Muller sera enchanté de te recevoir... que diable ? ne te fais pas prier. Ce n'est pas la première fois que nous ve-

nous ici prendre le thé en famille. Allons, viens... Je ne sais ce que vous avez aujourd'hui... vous êtes tous gais à porter le diable en terre... moi je ne me suis jamais senti en si belle humeur. (*Il entraîne Frédéric chez Muller.*)

## SCENE VII.

THÉRÈSE, HENRI.

THÉRÈSE.

Mon ami !

HENRI.

Tout est fini entre nous, Thérèse.

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

HENRI.

Je pars.

THÉRÈSE.

Mais que s'est-il donc passé, mon Dieu ?

HENRI.

Ne cherchez pas !

THÉRÈSE.

Mais c'est impossible.

HENRI.

Adieu, adieu par pitié !

HARTMANN, *en dehors.*

Thérèse... ma fille !

THÉRÈSE.

Mon père !

## SCENE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Thérèse... votre père vous appelle.

THÉRÈSE.

Je l'ai entendu !

FRÉDÉRIC, *apercevant Henri.*

Lui !

THÉRÈSE, *bas.*

Adieu, Henri...

HENRI.

Adieu ! (*Elle sort en se cachant la tête dans ses mains.*)

## SCENE X.

HENRI, FRÉDÉRIC.

(*Frédéric fait quelques pas pour suivre Thérèse.*)

HENRI.

Un mot, de grâce, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Vous avez à me parler ?

HENRI.

Oui, monsieur...

FRÉDÉRIC.

Votre voix tremble... vous vous soutenez à peine... souffrez-vous ?

HENRI, *portant la main à son cœur.*

Oui... (*Après un silence.*) Écoutez-moi, monsieur... ce matin je vous ai provoqué... ce matin, je vous ai presque insulté pour vous forcer à accepter un combat que vous refusez... Ce soir, vous auriez le droit de me dire... me voilà... êtes-vous prêt à me suivre?... Et moi, monsieur, moi, je baisserais la tête devant vous comme je fais en ce moment... et je vous dirais à mon tour : ce duel est impossible... je ne me battrais pas !

FRÉDÉRIC.

Henri !

HENRI.

Je ne menace plus, monsieur, je ne provoque plus... je m'humilie... je vous fais des excuses...

FRÉDÉRIC.

Henri !

HENRI, *repoussant sa main.*

Non, non... c'est impossible... cette main ne peut serrer la vôtre. (*Il se cache la tête dans les mains en pleurant.*)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MULLER.

MULLER.

Eh bien ! monsieur Sturmer, vous nous abandonnez ?

STURMER.

Moi, monsieur... je...

MULLER.

Le thé vous attend... remplacez-moi, je vous en prie, auprès de M. Hartmann... et de sa charmante fille... je vous suis dans l'instant. (*A Henri.*) J'ai deux mots à vous dire.

STURMER, *à Henri.*

Adieu, monsieur...

HENRI.

Monsieur...

## SCÈNE XII.

MULLER, HENRI.

MULLER.

Henri ! vous êtes une mauvaise tête ! vous venez de provoquer M. Sturmer, n'est-ce pas ?

HENRI.

Non, M. Muller ; je l'avais provoqué et je viens de lui faire des excuses.

MULLER.

Ah ! c'est bien, très-bien... Mais j'ai un autre reproche à vous faire.

HENRI.

Parlez, monsieur.

MULLER.

Votre mère est en larmes... Je viens de la laisser, là, dans cette chambre, où elle s'est réfugiée à l'arrivée de M. Hartmann. C'est vous qui la désespérez, Henri ; pourquoi avez-vous refusé de l'embrasser ? Voyons, est-ce que votre cœur ne vous dit pas que vous avez mal agi ?...

HENRI, *tombant sur un fauteuil, en pleurant.*

Ah ! monsieur...

MULLER.

Qu'avez-vous ? (*Voyant les papiers qu'Henri tient à la main.*) Dieu ! (*Il tourne rapidement les yeux vers le meuble forcé.*) Ah ! je comprends ! (*Il va au meuble et le referme.*) Vous avez commis une mauvaise action, mais j'ai pitié de votre douleur et je veux bien vous épargner. Seulement, écoutez-moi. Si votre mère se doute jamais que vous avez lu ces papiers, elle meurt. Cette bague, cette bague qu'elle porte au doigt.

HENRI, *se levant.*

Eh bien ?

MULLER.

Cette bague porte la mort.

HENRI.

La mort ?

MULLER.

Et maintenant la tuerez-vous ? (*Henri va lentement à la cheminée et y jette les papiers qui se consomment.*) Mon enfant ! mon fils, embrassez-moi !

HENRI, *tombant dans ses bras.*

Ah ! monsieur ! tout est perdu !



MULLER.

Qui sait ? ne désespérons pas !... Il me vient comme une inspiration de Dieu... Mais n'entends-je pas ?... oui, c'est elle... allons ! calmez-vous, calmez-vous, mon enfant !...

HENRI, *à part.*

Non, ce n'est pas à elle de mourir.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à demi-voix.*

C'est lui ! ah ! mon Dieu ! merci ! je voulais le revoir une dernière fois.

(*Henri traverse le théâtre et s'agenouille devant sa mère. Henriette tombe sur un fauteuil et prend la tête d'Henri entre ses mains. Muller est debout au fond du théâtre.*)

HENRIETTE.

Ah ! mon fils !

HENRI.

Pardonnez-moi, ma mère. J'ai été cruel envers vous ; ce remords me poursuivra toujours... Je me repens... je me déteste ; pardonnez-moi. D'aujourd'hui seulement je comprends combien je vous aime, combien je vous honore ; non, je ne puis pas vous dire, vous ne saurez pas tout ce qu'il y a pour vous de tendresse et de respect dans le cœur de votre fils. Je vous aime ! je vous aime ! Pardonnez-moi.

HENRIETTE.

Te pardonner ! mon fils ! mon enfant ! mais c'est à toi de me pardonner pour tout le mal que je t'ai fait ! Ah ! crois-moi, je souffre plus que toi, et si je pouvais au prix de ma vie !...

HENRI.

Au prix de votre vie ! que dites-vous là, ma mère ! mais n'êtes-vous donc pas ce que j'ai de plus précieux au monde ! mais à ce prix-là, est-ce que je pourrais être heureux... Ah ! donnez-moi vos mains que je les couvre de baisers et de larmes ! ma mère ! ma mère ! (*Arrachant la bague.*) Ah ! (*Il se relève.*)

HENRIETTE, *se levant aussi.*

Que fais-tu ?

HENRI.

Cette bague !...

HENRIETTE.

Rends-la-moi.

HENRI.

Vous vouliez mourir.

HENRIETTE.

Ah ! (*Elle se cache la tête entre ses mains.*)

HENRI.

Eh bien ! c'est moi qui mourrai.

HENRIETTE.

Malheureux ! (*Muller qui s'est approché prend la bague des mains d'Henri.*)

MULLER.

Allons ! vous perdez la tête. (*Il jette la bague à terre et l'écrase sous son talon.*) Oui ! votre mère voulait mourir ! mourir pour vous, Henri. N'en demandez pas davantage, maintenant, elle vivra, je vous le jure ; et vous aussi vous vivrez, pour elle, pour votre femme.

HENRI.

Ma femme !

HENRIETTE.

Que dites-vous ?

MULLER.

Oui, pour Thérèse. Voyons, du calme... allez la retrouver, mon enfant... et dites à monsieur Starmer que je l'attends.

HENRI, *bas.*

Mais, monsieur, ce mariage...

MULLER, *bas.*Est le salut de votre mère... allez ! (*Henri le regarde étonné, puis il baise la main de sa mère, et sort.*)

## SCENE XIV.

MULLER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Que prétendez-vous faire, monsieur ?

MULLER.

Ce matin je vous ai offert ma main. Ce soir je vous demande la vôtre.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur.

MULLER.

Ne me refusez pas, madame, c'est le bonheur de votre fils que je vous demande ; pour nous, nous partirons avec les pauvres gens de ce village, et là-bas, vous retrouverez si non le bonheur du moins l'oubli. Je ne puis vous réconcilier avec le monde, ma fille, mais je vous réconcilie avec Dieu, et Dieu vous pardonne ! quant à moi, j'ai brûlé ces fatals papiers, et je ne me souviens plus.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, STURMER.

STURMER.

Vous me demandez, monsieur!

MULLER.

Oui, monsieur, ce matin pour des raisons que je ne veux pas savoir, vous vous êtes opposé au mariage de mademoiselle Hartmann avec M. Henri Deschamps, refusez-vous encore votre cousine à mon fils?

STURMER

Votre fils!

MULLER.

Qui, monsieur, car j'épouse sa mère.

STURMER.

Quoi!

MULLER

Je vous prie donc d'oublier le nom de madame Deschamps, car c'est le mien qu'elle portera désormais. Ce n'est pas tout. Dans quelques jours nous aurons quitté l'Allemagne; comme pasteur j'accompagne en Amérique les familles émigrantes de ce village, et ma femme doit m'y suivre, que vous faut-il de plus, monsieur?

STURMER.

Rien! pardonnez-moi, madame, de vous avoir si cruellement éprouvée. Madame Muller n'a plus droit qu'à mon respect.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HARTMANN, HENRI, THÉRÈSE.

HARTMANN.

Et que diable y a-t-il donc, mes amis? Je vous répète que vous avez tous un air de tristesse et de mystère auquel je ne puis rien comprendre. Savez-vous ce qui arrive?

MULLER.

Quoi donc?

HARTMANN.

Le thé s'est refroidi et il est détestable.

MULLER.

Eh bien! on en fera d'autre, cher voisin, et en le buvant je vous ferai part de mon mariage.

HARTMANN.

Votre mariage?

MULLER.

Avec notre chère voisine, madame Deschamps.

HARTMANN.

Quoi? vraiment?... A la bonne heure, les deux noccs se feront ensemble.

MULLER.

Allons, Thérèse, touchez-là, vous voilà presque ma fille maintenant.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur!... (*Elle prend une main de Muller. Henri prend l'autre, à demi-voix.*) Il n'y a donc plus d'obstacle?

MULLER.

Non, mes enfants, non, il n'y en a plus.

HENRIETTE

Mon fils! (*Henri tombe dans ses bras, à part.*) Hélas!

HARTMANN.

Et maintenant, venez achever la soirée chez moi... nous réglerons tout cela. (*A Thérèse.*) Allons! donne le bras à ton mari, ma fille, et passez devant.

HENRIETTE, à mi-voix.

Mon Dieu! le quitter pour toujours!

MULLER, bas.

Courage!

HARTMANN, se retournant.

Eh bien! mais venez donc!

MULLER.

Nous voici!

HARTMANN, serrant la main d'Henriette.

Ah! chère voisine, voilà un beau jour pour moi, un beau jour!

STURMER.

Pauvre femme!

FIN.